

BIZET CRITIQUE MUSICAL

Jusqu'ici, croyons-nous, on ne connaissait d'autres écrits de Georges Bizet que les deux volumes de correspondance qui ont été publiés en 1908 et 1909, les lettres de Rome, adressées à sa mère, et celles à son ami Galabert, qui fut aussi son élève.

Il serait pourtant intéressant de rechercher si le maître de *Carmen*, dont on va célébrer le centenaire, n'apporta pas quelque collaboration à des revues ou journaux de son temps, comme cette *Revue nationale* à laquelle il donna, en 1867, un premier et probablement unique article. Le hasard nous a fait retrouver ces pages, conservées par les soins de feu Lecoupé, qui a légué à la Bibliothèque de l'Opéra ses collections de coupures de journaux et revues, annotées par lui. C'est en classant ces myriades d'extraits que nous avons pu lire cet article de Bizet, heureusement identifié par le perspicace Lecoupé (1).

Comme Berlioz, comme Reyer, le jeune compositeur, discuté par la critique, des *Pêcheurs de perles*, avait voulu, lui aussi, prendre la plume pour juger les œuvres de ses contemporains, à l'époque même où le Théâtre-Lyrique allait répéter sa *Jolie Fille de Perth*, dont la première représentation devait être donnée le 26 décembre 1867.

Sous le pseudonyme, assez transparent sans doute pour ses camarades musiciens, de Gaston de Betzi, c'est le 3 août 1867, au moment où l'Exposition universelle battait son plein, attirant le monde entier à Paris, que

(1) Vérification faite, dans l'ouvrage d'Octave Séré, à qui rien n'a échappé, cet « essai de critique » est signalé (*V. Musiciens français d'aujourd'hui*, édit. du « Mercure de France », 1911, p. 31.)

Bizet faisait ses débuts de critique musical à la *Revue nationale*. Son article liminaire fut inséré en bonne place, précédé par des vers de Paul Déroulède, qui maniait le « fouet de la satire », si souvent agité par les vertueux écrivains de l'époque impériale à son déclin (2), et suivi de la *Causerie parisienne* signée d'un pseudonyme aussi, Marquis de Villemer, qui passait en revue, avec des transitions conformes aux lois du genre, les plus récents événements parisiens : la politique, les mœurs (3), les grands procès (acquittement du polonais Berezowski), le monde littéraire (la mort de Ponsard et de Lambert-Thiboust), un discours retentissant de Sainte-Beuve au Sénat (qui provoqua par ricochet le licenciement de l'École normale). Ainsi encadré, l'article de Bizet, pour ses débuts, était en meilleure place que ne l'obtiendrait de nos jours une chronique musicale dans une revue générale à tendances politiques.

(2) Citons de cette satire littéraire, quelques vers des deux derniers couplets :

*Maintenant, si tu veux une de ces fortunes
Comme on en voit très peu sur nos routes communes,
Suis-moi!... Tiens mon manteau, Don Gusman, et je vais,
Nouveau Diable boîteux, P'ouvrir un vieux palais.
Au rideau! Cette salle immense est un théâtre;
Ces yeux écarquillés, c'est la foule idolâtre,
Et ces jambes là-bas : c'est la pièce. Elle fait
Sur le grand Tout-Paris un éternel effet.
Tout-Paris aime aussi la haute Comédie,
Et son auteur fécond jusqu'à la maladie
Lui pond par mois, à grand renfort de plagiats,
Cinq actes ruisselants de galimatias.
Et pour la Tragédie, elle est assez en mode
Aujourd'hui qu'un Scarron moderne l'accommode...*

*Mais d'abord, mais surtout nous aimons la Féerie.
Au travail donc, jeune homme, et fais pour ta patrie
L'œuvre de l'avenir, qui lui montre bientôt
La feuille de figuier détrônant le maillot.
Et vous, les fournisseurs du Théâtre-Féerique,
Vous, les grands ouvriers de l'humaine fabrique,
Qui peuplez nos décors de vos postérités,
Concierges valeureux, enfantez! enfantez!
Carnem et Circenses! c'est le cri de la France.
Un peu de nudité console la souffrance
Et nous nous consolons, les hommes au Ballet,
Les femmes aux Lutteurs. — Enfantez, s'il vous plaît!*

PAUL DÉROULÈDE.

(3) A propos de l'Exposition, écrit ce marquis de Villemer, « il s'exhale de nos boulevards des parfums de Bas-Empire. Paris est le rendez-vous du monde en goquette, la métropole sert de porcherons à l'univers en délire... La littérature est suspendue, le journalisme dit d'information est le seul qui prospère. » Déjà!

Cet article de début, assez développé, — il couvre 4 colonnes in-4°, — est des plus intéressants à parcourir : c'est, en effet, une véritable profession de foi du futur maître de *Carmen* et dont les idées s'accordent d'ailleurs avec celles qui sont éparses dans ses lettres intimes.

Bizet, alors dans sa trentième année, y exposait d'abord sa conception de la critique musicale, et comment il entendait remplir son rôle de censeur, dans la revue qui l'accueillait. S'adressant à ses lecteurs, il débute ainsi :

Vous avez parfois rencontré, sans aucun doute, des personnes très-sensées, très-spirituelles d'ailleurs, qui défendent sérieusement l'opinion tant soit peu paradoxale que voici : « Pour juger sainement une œuvre d'art, il est absolument nécessaire de n'être pas artiste soi-même. » Suivent, à l'appui de cet étrange aphorisme, une foule de raisons plus ou moins spécieuses, que résume à peu près le syllogisme suivant : « L'éclectisme, d'où découle l'impartialité, est la vertu critique par excellence; or, un artiste vigoureusement constitué ne saurait être éclectique; donc, la critique d'art doit être confiée aux diplomates, aux médecins, aux financiers, aux écrivains, à tout citoyen enfin, sachant lire et écrire, pourvu qu'il ne soit ni peintre, ni sculpteur, ni architecte, ni musicien. »

Bizet-Betzi, qui ne pouvait deviner, il y a soixante-dix ans, que certains directeurs de journaux du xx^e siècle s'ingénieraient à mettre en pratique cet « étrange aphorisme », ajoutait immédiatement :

Il est bien entendu que ce système ingénieux ne s'étend pas au delà des questions artistiques, et que les plus ardents partisans de cette argumentation trouveraient fort ridicule qu'on leur proposât un statuaire pour médicamenter leurs enfants, ou un compositeur de musique pour gérer leur fortune.

Que tout homme instruit, éclairé, doué de sensibilité, concède-t-il, ait la faculté et, par conséquent, le droit de louer ou de blâmer une production artistique quelconque, j'en

demeure d'accord; mais que l'ouvrier de la pensée, continuellement préoccupé, tout à la fois, des questions les plus élevées et les plus spéciales de son art, ne puisse être admis à juger les œuvres des pairs, sous je ne sais quels prétextes de bienséance, de bonne confraternité, cela me paraît, je l'avoue, absolument illogique et souverainement injuste.

Suivant l'exemple de ses aînés, Berlioz et Reyér, le pseudo-Gaston de Betzi, « fort de cette conviction », a accepté, « quoique compositeur », de collaborer à la *Revue nationale*; et ce n'est pas sans émotion que, « telle une jeune pensionnaire, timide, rougissante [...] à sa première valse », il a remis sa copie de débutant. Réclamant « l'indulgence du public... de ce public si bon, si terrible tour à tour, si sévère pour les enrouements de M. X..., si indulgent pour les chats de Mlle Z...! », il apportera, assure-t-il, dans ses causeries :

1° Une étude approfondie de l'art musical [...]; 2° une bonne foi que ne sauraient altérer mes amitiés ni mes inimitiés. Je dirai la vérité, rien que la vérité, et, autant que possible, toute la vérité. Je ne fais partie d'aucune coterie, je n'ai pas de camarades; je n'ai que des amis, qui cesseraient d'être des amis le jour où ils ne sauraient plus respecter mon libre arbitre, ma complète indépendance. Respect et justice à tous : telle est ma devise! Ni encenseur, ni insulteur : telle sera ma ligne de conduite.

Après cette profession de foi, Bizet-Betzi « entre en plein dans son sujet ». Il déplore d'abord l'esprit de système, qui fait, en art et en critique d'art, des progrès inquiétants, produit des discussions arides.

On chicane au lieu d'avancer; on ergote au lieu de produire... L'art s'appauvrit jusqu'à la misère, mais la technologie s'enrichit jusqu'à la diffusion. Jugez-en vous-même : nous avons la musique française, la musique allemande, la musique italienne, et accessoirement la musique russe, la musique hongroise, la musique polonaise, etc., etc., sans compter la musique arabe, la musique japonaise et la musique tunisienne, très en faveur, toutes les trois, depuis l'ouverture

de l'Exposition universelle. Nous avons aussi la musique de l'avenir, la musique du présent et la musique du passé, puis la musique philosophique et politique... Nous avons la musique savante (la plus dangereuse de toutes) et enfin la musique-canon, brevetée (a. g. d. g.) (4).

Et, comme s'il prévoyait déjà les musiques mécaniques de nos jours, le critique de la *Revue nationale* ajoutait :

J'en oublie! nous aurons demain la musique à aiguille, à hélice, à pompe foulante et refoulante... refoulante surtout! Quel galimatias! Pour moi, il n'existe que deux musiques : la bonne et la mauvaise. Béranger a défini l'art ainsi : « L'art, c'est l'art, et voilà tout. » Pour qui sait lire et comprendre ces quelques mots sont d'un enseignement bien autrement utile que les plus gros volumes d'esthétique [...] L'artiste n'a pas de nom, pas de nationalité; il est inspiré où il ne l'est pas; il a du génie, du talent, ou il n'en a pas; s'il en a, il faut l'adopter, l'aimer, l'acclamer! S'il n'en a pas, il faut le respecter, le plaindre... et l'oublier!... Nommez-vous Rossini, Auber, Gounod, Wagner, Berlioz, Félicien David ou Pitanchu, que m'importe!... Faites-moi rire ou pleurer; peignez-moi l'amour, la haine, le fanatisme, le crime; charmez-moi, éblouissez-moi, transportez-moi, et je ne vous ferai certes pas l'injure de vous classer, de vous étiqueter comme des coléoptères!... Soyons donc naïfs, vrais! ne demandons pas à un grand artiste les qualités qui lui manquent, et sachons profiter de celles qu'il possède. Quand un tempérament violent, brutal même; quand un Verdi dote l'art d'une œuvre vivante et forte, pétrie d'or, de boue, de fiel

(4) Bizet fait probablement allusion, à la composition de Rossini, exécutée le 1^{er} juillet 1867, au Palais de l'Industrie, et le 15 août à l'Opéra, dont l'autographe porte ce titre original :

A NAPOLEON III

et

A SON VAILLANT PEUPLE

Hymne

avec accompagnement d'orchestre et musique militaire

pour baryton (solo), un Pontife,

chœur des Grands Prêtres,

Chœur de Vivandières, de Soldats et de Peuple.

A la fin

Danse, Cloches, Tambours et Canons.

Excusez du peu!

et de sang, n'allons pas lui dire froidement : « Mais, cher Monsieur, cela manque de goût, cela n'est pas distingué! » *Distingué!*... Est-ce que Michel-Ange, Homère, Dante, Shakespeare, Beethoven, Cervantès et Rabelais sont *distingués*?

Après un souvenir donné à son beau-père Halévy, qui avait été l'objet d'attaques injustes, odieuses, Halévy, dont « ni sa haute position, ni sa gloire indiscutable ne pouvaient le consoler », de la part de M. X... « aveuglé, égaré par la passion et le parti-pris », Bizet oppose à cette critique partielle celle de Tarbé des Sablons et Gaston de Saint-Valry comme « modèle de courtoisie et bon goût ». Dans son « horreur du pédantisme et de la fausse érudition », il s'en prend ensuite à certains critiques « de troisième ou quatrième ordre », qui « usent et abusent d'un jargon, soi-disant technique, aussi inintelligible pour eux que pour le public », tel que M. de L... initiale plus transparente pour nous que l'X ci-dessus, en laquelle nous devons voir Blaze de Bury, critique musical de la *Revue des deux Mondes*, sous le pseudonyme F. de Lagenevais.

Il en vient enfin aux événements musicaux présents ou prochains, et constate que, pendant l'année de l'Exposition universelle, « cette année aux millions », l'Opéra, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique, les Fantaisies parisiennes et les Variétés, avaient offert à un public international les œuvres de deux morts (l'*Oie du Caire*, de Mozart, l'*Etoile du Nord* et l'*Africaine* de Meyerbeer), de deux Français (*Faust* et *Roméo* de Gounod, *Mignon*, d'Ambroise Thomas), de deux étrangers (*Don Carlos*, de Verdi, *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, d'Offenbach). Avec le répertoire courant, avouons que ce n'était pas trop mal; et encore, Gaston de Betzi ne faisait-il pas mention du Théâtre-Italien, qui vécut cette année-là sur son passé.

Complaisamment, le jeune critique de la *Revue nationale* plaçait ensuite sous les yeux du lecteur « une liste à peu près complète des ouvrages actuellement en voie de préparation ou d'exécution ». Dans cette liste assez copieuse de partitions, — les unes oubliées ou non jouées,

les autres représentées par la suite — nous relevons : *Hamlet*, joué dès 1868, *Sigurd*, de Reyer (qui ne parut à l'Opéra qu'en 1886), *La jolie Fille de Perth*, de Bizet lui-même, « puis très probablement *Lohengrin*, de Richard Wagner!!! (sic) », Saint-Saëns avait alors « dans ses cartons deux opéras complètement achevés : *Samson et Dalila* et *le Timbre d'argent* », qui furent représentés respectivement à Paris en 1890 et 1872).

Avant que tous ces ouvrages soient admis à l'honneur de la représentation, terminait Bizet, il y aura bien des impatiences, bien des déceptions, bien des désespoirs!... En vérité, je vous le dis, les compositeurs sont les parias, les martyrs de la société moderne. Comme les gladiateurs antiques, ils tombent en s'écriant : *Salve, popule! te morituri salutant!* Oh! la musique! quel art *splendide!* mais quel triste métier! enfin attendons!... attendons, et surtout, espérons!

GASTON DE BETZI.

Peu optimiste, cette conclusion à la Berlioz, n'est-elle pas encore valable de nos jours, où les théâtres lyriques voient peu à peu leur public se raréfier, se volatiliser, se liquéfier, — compte tenu que ce public de 1938, devant lequel l'artiste se présente, est d'une composition, ou d'une qualité, différente de son ancêtre de 1867?

A l'époque où Bizet-Betzi faisait ses début de critique musical, les Concerts populaires de Pásdeloup n'avaient pas encore accompli leur œuvre d'éducation et détourné quelque peu de la musique exclusivement théâtrale l'élite des amateurs parisiens, comme le fait s'est produit depuis une soixantaine d'années. Dans un Paris d'une population inférieure de deux tiers à celle du Paris actuel, ils avaient à leur disposition quatre grands théâtres lyriques, plus les scènes d'opérette. Or, aujourd'hui, avec six millions d'habitants et ses moyens de transport perfectionnés la région parisienne tout entière ne consent pas même à déléguer bon an mal an 8 à 900.000 spectateurs aux deux grands théâtres lyriques qui nous restent.

Qu'en dirait Gaston de Betzi?

J.-G. PROD'HOMME.